

LA CHARENTE FANTÔME DE JULIEN DUVIVIER



RÉSUMÉ

Dans une ville nordique imaginaire, l'Armée du Salut ouvre un refuge pour les vagabonds et les mendiants. Une pauvre femme se plaint d'entendre sans cesse le bruit d'une charrette qui se traîne, sans pouvoir la voir : Georges un clochard instruit et superstitieux, lui déclare qu'il s'agit de la charrette des morts, que l'on entend seulement lorsqu'on est sur le point de mourir. Chaque 31 décembre, celui qui meurt au douzième coup de minuit devient pour une année entière le nouveau conducteur de la charrette.

Le jour de la Saint-Sylvestre, une rixe éclate entre deux alcooliques : Georges, surnommé « l'Étudiant », reçoit un coup de couteau et meurt à l'hôpital au douzième coup de minuit, tandis que David Holm, le coupable, un mauvais garçon battant sa femme et ses enfants, prend la fuite et trouve refuge à l'Armée du Salut. Il y fait la connaissance d'Édith, une jeune sœur engagée auprès des pauvres, qui s'attache à lui et, par bonté et amour, s'efforce de transformer sa conduite. Mais David, s'enfonce dans le désespoir, l'alcool et la violence.

Le 31 décembre, Édith est très malade : elle a pris froid en recousant les habits de son protégé. Pourtant, elle attend David, qui a promis de venir, mais qui s'y refuse. Ayant reçu un mauvais coup à minuit, il entend le grincement de la charrette fantôme : en rêve, il voit sa femme maltraiter ses enfants, ainsi que son petit frère et Édith à l'agonie. Il est pris de remords et cherche à échapper à la mort. Georges décide alors de conserver la charge de la charrette pendant un an, pour laisser à David le temps de se repentir. David se rend à l'Armée du Salut : Édith meurt, mais elle laisse David enfin disposé à emprunter le chemin de la rédemption.

ANALYSE

Adaptation du roman *Le Charretier de la mort* de l'auteur suédoise Selma Lagerlöf (1912), *La Charente Fantôme* est aussi une reprise du chef-d'œuvre muet du

même nom de Victor Sjöström, sorti en 1921. Dans les années 1910 et 1920, en Suède, la lutte contre l'alcoolisme faisait consensus au sein des institutions dirigeantes, du patronat au syndicat, en passant par l'Église : cela représentait en effet un véritable fléau, et un vecteur manifeste de pauvreté. De même, l'Armée du Salut détenait une fonction sociale importante, ce qui explique son rôle central dans le roman de Lagerlöf comme dans le film de Sjöström. Le film de Duvivier, lui, se trouve historiquement et géographiquement assez éloigné de ces problématiques, de même que le public français auquel il s'adresse. Cependant, le film est précurseur de la vague fantastique dans le cinéma français, dans les années 1940, avec *Les Visiteurs du soir*, de Marcel Carné (1942), *La main du diable*, de Maurice Tourneur, ou encore *Obsessions*, de Julien Duvivier lui-même (1943). Il s'inscrit aussi dans le réalisme poétique des années 1930, peinture du petit peuple ici obscurcie par l'ombre menaçante du conflit mondial.

En effet, si l'argument fantastique sert de fil conducteur au récit, il ne s'illustre véritablement qu'au début et à la fin du film, lorsque la charrette fantôme fait son apparition. C'est cependant l'occasion de véritables trouvailles esthétiques de Duvivier, servi par la photographie de Jules Krüger et les décors de Jacques Krauss. Autrement, le récit oscille entre les bas-fonds miséreux de la ville, lieu fangeux parcouru par un David Holm alcoolique et violent, et l'espace plus paisible de l'Armée du Salut, dans lequel l'espoir est encore permis, personnifié par le personnage d'Édith, qui poursuit tous les miséreux de son aura et de sa bonté. Malgré la rédemption finale du personnage, Duvivier adopte ici un ton et une esthétique beaucoup plus sombre que ceux de ses films des années 1930, de *La Belle Équipe* (1936) à *Pépé Le Moko* (1937), où le tragique ne l'emporte qu'*in extremis*, succédant à une mise en scène jouissive des milieux populaires plein de vie qui y sont dépeints. Comme *La Bête Humaine* de Renoir, *La Charente Fantôme* est emplie d'un pessimisme aussi bien narratif qu'esthétique, qui témoigne des espoirs déçus du Front Populaire, et de la crainte de voir le fantôme mortifère du fascisme recouvrir l'Europe.

La Charente Fantôme est généralement considéré comme un film mineur de Julien Duvivier, par opposition à *La Fin du Jour*, son film précédent qui sort également en 1939. De manière significative, c'est *La Fin du Jour* qui est choisi, avec d'autres, pour représenter la France à la Mostra de Venise, tandis que *La Charente Fantôme* est inscrit dans la sélection cannoise. Cela confirme une certaine frilosité des producteurs français vis à vis du Festival de Cannes au profit du concurrent italien, sûrement parce que les liens économiques entre cinéma français et italiens sont toujours très forts.

EXTRAITS DE PRESSE

« (...) C'est un film qui remue, emporte. Un film vertigineux, qui vous prend à la gorge et qui, s'il vous fait

pleurer, n'utilise ni cadavres de gangsters, ni morale de Bibliothèque Rose. Je dirai même qu'au travers de cette histoire assez triste et propre à exciter la pitié, passe comme un grand souffle d'air pur, de rédemption. Derrière la misère de l'homme, derrière son péché, il y a toujours un espoir qui étincelle. *La Charrette fantôme* n'est pas précisément un film gai, mais ce n'est pas non plus un film décourageant, désespéré. (...) On ne fait plus de distinguo entre la technique, la littérature ou le tragique théâtral, c'est du cinéma pur, immense, bouleversant, auquel rien ne résiste. Ces fantômes que sont généralement les personnages de l'écran, trouvent subitement leur véritable climat. Ils sont enfin chez eux et vivent une existence magique qui dépasse la critique.

(...) Jovet et Fresnay se partagent le film ; l'un entièrement renouvelé, cynique et frivole, soudain translucide et immatériel ; l'autre étonnant de résolve misérable, obstiné à s'emprisonner lui-même dans une prison de malheur. Micheline Francey a droit à tous les éloges. (...) »

Maurice Bessy, *Cinéma*, n°590, 21 février 1940

« Le Français, il faut bien l'avouer, n'a pas la tête fantastique. Bien que la production cinématographique française soit, après l'américaine, la plus importante du monde, le film fantastique français n'existe pour ainsi dire pas... ou plutôt n'existait pas jusqu'à ce jour. Car Julien Duvivier, un des metteurs en scène les plus français, avec tout ce que ce mot implique de précision et de clarté, a entrepris de détruire cette légende qui veut que l'irréel soit le domaine exclusif des peuples nordiques aux yeux de rêve. (...) Cet irréel, quand il s'est agi de le photographier, Duvivier n'a fait aucune concession, et l'incroyable charrette délabrée, son cheval aux côtes apparentes, au regard mort, dont la démarche est un glissement, sont si conformes aux créations de notre imagination, que nous restons saisis, comme devant un rêve matérialisé. »

Claude Méjean, *Cinéma*, n°591, 28 février 1940

« Je ne connais qu'une ou deux images de la version muette et suédoise de ce film, un des premiers classiques du fantastique, si on en croit les historiographies du cinéma. Et je n'ai pas lu la nouvelle de Selma Lagerlöf, qui les inspira tous deux. J'ai donc vu le film de Duvivier en bon spectateur qui attend la suite de l'histoire : je dois dire qu'elle est plus édifiante que passionnante. (...) René Bizet disait, la semaine dernière, que les Français ne croient pas aux fantômes qui se prennent au sérieux. Cette aventure, pour un Nordique, est peut-être pleine de frissons. Duvivier l'a traitée avec un réalisme impitoyable, une sûreté technique qui laissent peu de prise à la féerie. Film de grand metteur en scène, de virtuose quand il n'eût fallu, peut-être, qu'un poète ou un humoriste. (...) »

Claude Vermorel, *Pour Vous*, n°589, 28 février 1940

GÉNÉRIQUE

Réalisation : Julien Duvivier
Assistant à la réalisation : Pierre Duvivier
Scénario : Julien Duvivier d'après le roman de Selma Lagerlöf, *Le Charretier de la mort*
Production : Paul Graetz, Jean Lévy-Strauss
Société de production : Transcontinental Films
Photographie : Jules Krüger
Cadre : Lucien Joulin
Son : Marcel Courmes
Musique originale : Jacques Ibert
Décors : Jacques Krauss, André Trébuchet
Maquillage : Vladimir Tourjansky
Montage : Jean Feyte
Coordination des effets spéciaux : Jean Epstein
Photographie de plateau : Henri Pecqueur

Distribution :
David Holm : Pierre Fresnay
Georges : Louis Jovet
Sœur Édith : Micheline Francey
Sœur Maria : Marie Bell
La capitaine Anderson : Valentine Tessier
Anna : Mila Parelly
Pierre Holm : Jean Mercanton
Suzanne : Ariane Borg
Monsieur Benoît : Pierre Palau
Martin : Robert Le Vigan
Le Père Éternel : René Génin
La pauvre femme mourante : Lherbay
Le géant : Alexandre Rignault
L'homme au poignard : Marcel Pérès
La prostituée : Marie-Hélène Dasté
Le patron du cabaret : Philippe Richard
Le pasteur : Georges Mauloy

Durée : 93 min
Date de sortie en France : 16 février 1940